habitée le Prince, tout cela lui a causé un profond abattement.

Sa Majesté ne reçoit personne, pas même le général Wolseley, et son hôte, le capitaine Baynton ne l'a pas revue depuis son débarquement.

L'Impératrice a passé la nuit de vendredi à marcher de long en large dans la chambre du Prince, cherchant partout, comme si elle espérait trouver un souvenir quelconque se rattachant à son fils.

Malgré les supplications du marquis de Bassano, l'Impératrice n'a voulu prendre aucun repos, et ce n'est que le matin, brisée de chagrin et de fatigue, qu'elle a consenti à dormir pendant quelques heures.

J'ai été hier à bord du *German*. C'est un magnifique navire de 3,028 tonneaux et un des plus rapides de la Compagnie.

Il est sous le commandement du capitaine Coxwel, un des officiers les plus distingués de la marine marchande d'Angleterre. L'installation qu'on avait faite pour l'Impératrice à bord du *German* est des plus confortables. Vingt ouvriers ont travaillé pendant douze jours à cette installation, qui consiste en une espèce de grande baraque prenant toute la moitié de l'arrière ; les boiseries extérieures sont en bois de citronnier et présentent l'aspect le plus séduisant. L'intérieur consiste en une salle de bains, une chambre à coucher fort bien aménagée et enfin un charmant petit salon qui, à lui seul, est un véritable bijou ; en y entrant, on ne se croirait plus à bord d'un navire, mais dans le boudoir d'un des plus beau hôtels de Paris; rienn'y manque, et j'y remarque même jusqu'à un très beau tableau signé de Nittis, le peintre anglais bien connu.

L'Impératrice a été très reconnaissante envers les officiers du *German*, et en quittant le navire, elle a donné à chacun d'eux une magnifique photographie signée par elle. Quant au capitaine Coxwel, elle lui a offert une épingle de cravate, composée d'une grosse perle entourée de diamants, ayant appartenu au Prince Impérial,et une splendide photographie d'elle, grandeur demi-nature, avec cette dédicace :

« Souvenir de mon voyage à bord du » *German*, au commodore Coxwel, le 23 » avril 1880.

» EUGÉNIE. »

L'Impératrice ne restera que quelques jours à Durban, qu'elle quittera pour aller à Pietermaritzburg, où elle restera deux jours, et de là, elle ira à petites journées jusqu'à Utrecht, qui n'est éloigné que quelques milles de l'endroit où le prince Louis-Napoléon a été tué.

L'impératrice est accompagnée de douze wagons, d'une voiture d'ambulance et d'un piquet de gendarmerie à cheval — *Natal Mounted Police* — Les personnages de la suite se composent : du général et de Lady Wood, du capitaine d'artillerie Bigs, du marquis de Bassano, du docteur Scott et de six domestique. Sa Majesté fera en sorte d'arriver le 1er juin — jour anniversaire de la mort du prince — au lieu de son pélérinage ; et elle compte repartir pour l'Europe vers le 10 juillet par le *Troyan*, des nouveaux navires de l'Union Company.

A Durban, pendant le séjour de Sa Majesté, un livre a été déposé chez le capitaine Baynton, et quand je suis venu pour inscrire mon nom, toutes les pages étaient remplies et c'est à peine si j'ai trouvé une place pour signer.

Un comité s'est formé à Durban pour ériger dans cette ville un monument à la mémoire du Prince Impérial.

Le Grand Prix

Plus ça change.... moins c'est la même chose, et il faut s'attendre à ce que, bientôt, le grand prix de Paris n'ait pas plus de prestige, pour la population parisienne, que la dernière des courses d'Auteuil ou du Vésinet.

La journée d'hier a été une déception pour tous.

Pas de soleil, pas de foule, pas de jolies femmes, pas de toilettes, pas d'équipages, — seul, mister C. Brewer, propriétaire de *Robert the Devil*, doit être content.

L'attention des curieux qui s'étaient portés au Bois de Boulogne n'a eu, en dehors des péripéties du jeu, d'autres éléments que la tribune officielle, pittoresque, à vrai dire, jusqu'à l'excès.

Nous voulons cependant raconter dans ses menus détails les péripéties et les incidents de l'après-dîner. Ils sont d'autant plus intéressants qu'ils sont inattendus.

La Matinée

Il est huit heures du matin.

Monsieur se lève et, soulevant un coin du rideau de la croisée, regarde un coin du ciel.

Madame (s'éveillant). — Quel temps, mon ami ?

Monsieur. — J'aperçois vers l'ouest des flocons de nuages...

Madame. — Point de pluie.

Monsieur. — Oh ! pas encore, non.

Madame. — Avec une voiture fermée...

Monsieur. — C'est possible, pourtant je te conseille de garder ton costume neuf pour une autre occasion.

Madame, avec une petite moue charmante revet un peignoir et interroge à son tour l'horizon.

A neuf heures, sur le fond noir des fenêtres d'en face, des gouttelettes d'eau se détachent en claires lignes diagonales.

Onze heures, midi, midi et demi sonnent.

Madame, en robe noire, au bras de son mari, descend vers les boulevards à la recherche d'une voiture.

La même scène s'est reproduite un peu partout.

Des groupes passent indifférents vers les stations de fiacres, mais ils se dirigent vers des chars à bancs, vers les bateaux-omnibus, vers les tramways ou vers les trains qui conduisent au Bois.

Aux pontons des embarcations mouches, les voyageurs sont nombreux. Toutefois, ils trouvent place, sans peine, à bord des Hirondelles à une heure ; les directeurs de la locomotion par Seine constatent qu'ils auront peine à combler le déficit causé par le surcroît de matériel mis par eux à la disposition du public.

Les administrateurs de la Compagnie de l'Ouest se livrent à des réflexions analogues et les cochers en groupes autour des kiosques déclarent qu'ils consentiront à conduire les clients au champ de courses pour un louis, quinze francs à la rigueur.

Un jour de grand prix, le cocher parisien joue un grand rôle.

Mais nous avons hâte de partir, hâte d'arriver surtout.

En route

La pluie, aux Champs-Elysées, tombe avec tant de force, qu'on distingue à peine, là-bas, dans le brouillard humide, les lignes accusées de l'arc-de-triomphe.

Victorias et landaus montent, capotes baissées. Dans les wagonnettes, dans les phaétons et sur l'impériale des four-in-hand. Les chevaux des mail-coach secouent en hennissant leur crinière mouillée.

On ne rit point.

Toutefois, un incident comique égaye un peu le cortége.

Deux jeunes gens montés sur de fougueux chevaux de louage galopent en face le palais de l'Industrie. En arrivant près d'une flaque de boue, un des valeureux coursiers fait un écart, et désarçonne son cavalier. Celui-ci s'en va rouler à terre et se relève... habillé de gris.

Un Anglais, en passant, le salue d'un — bonne joueure mister Cadet Roussel — et ses voisins de breack exultent.

Au rond-point de l'Etoile, d'autres voitures, par l'avenue Friedland, par l'avenue Joséphine et par celle du Roi de Rome se joignent au défilé.

Le cortége, le long de l'avenue du Bois de Boulogne, reprend sa physionomie habituelle.

Après la porte Dauphine, il se divise.

Les attelages se dirigent les uns, vers l'avenue des Acacias, les autres vers les lacs.

Sur toutes les avenues, des piétons passent, se tenant sur la pointe du pied, faisant des prodiges d'équilibre pour éviter les flaques d'eau.

Aux abords de la cascade, même physionomie qu'à l'ordinaire.

Déroute, gardes républicains à cheval, officiers de paix.

Piste marécageuse

L'immense pelouse déjà est piquée, çà et là, de points noirs. La pluie, de place en place, a formé de petits lacs.

Le jeune comte de H... nous dit :

— Le gagnant aura un nouveau titre à la gloire, celui de remporter le prix de marécage.

On raconte à ce sujet que l'an passé, le matin de la grande épreuve, le célèbre jockey Hudson, chargé de piloter *Nubienne*, fit à pied le tour de la piste et remarqua qu'elle était très-détrempée le long de la corde. Il eut soin de mettre sa jument sur le terrain le meilleur. C'est grâce à ce soin minutieux qu'il remporta le Grand Prix d'une encolure, après une lutte superbe, dont le souvenir est présent à toutes les mémoires.

A deux heures, les voitures disparates viennent se grouper sur le terrain, tandis que les tribunes s'emplissent avec d'autant plus d'empressement que l'averse continue.

Après que le prix d'Armenonville est connu, tous les retardataires sont présents et les paris s'engagent.

Au Beetting

Sous des parapluies énormes, près de leurs books, les makers donnent et prennent bruyamment, tandis que, sous le champignon, on discute les chances de chevaux.

Les Français tiennent pour Beauminet.

— La pluie, disent-ils, a donné au terrain une élasticité favorable à la faiblesse relative de ses jambes. Prenez Beauminet.

Les anglais, au contraire, semblent très certains du succès de *Robert the Devil* et racontent son histoire avec enthousiasme.

— Avez-vous vu sa tête ? disent-ils, quelle expression, quel débordement de race ! l'encolure, le garrot et les épaules sont pleins de vigueur ; la poitrine est remarquablement profonde ; le rein droit et solide ; l'arrière main puissante : les jambes saines et les pieds suffisamment larges et plats, comme il convient à un cheval de course. Le muscle est partout en saillie et l'action merveilleuse.

— A deux ans, ajoute un autre admirateur, *Robert*, entraîné à Newmarket par Blanton, fit deux apparitions en public. Chacune d'elles se termina par une victoire facile.

La première eut lieu à Goodwod, dans le Rous-Memorial-Stakes ; la seconde à Newmarket.

— Cette année, reprend un contradicteur, il a paru encore à Newmarket, dans le 22e biennal et s'est fait battre d'une tête par *Apollo*, auquel il rendait quatre livres.

— Oui, mais, reprend l'idolâtre, à Epsom il a pris sa revanche en ne perdant le Derby que d'une courte tête ; Apollo, cette fois, resta très loin de lui en arrière.

Un peu partout.

Tandis que se poursuivent les discussions d'un intérêt spécial, nous traversons la piste gardée par des cavaliers du 5e dragons pour gagner la pelouse.

Dans les équipages, nous apercevons le marquis de Massa,le duc de Castex,le comte de Ponlevoy, le baron de Dion, le comte de Fernandina, le baron de Rothschild, le baron Hœttinger, le duc de Castries,le duc des Cars, le prince Kara-George.

Peu de dames, et toutes en toilettes sombres. Point ou peu de demi-mondaines.

Au moment où nous allons reprendre notre place au pesage, la cloche sonne pour le prix d'Ispahan,et les barrières se ferment devant nous.

Nous n'y perdons rien.

La foule, à la vue des casaques riantes de la petite troupe des jockeys, court, se précipite, se bouscule.

Dans la mêlée,un monsieur ventripotent, rouge de teint et de barbe, renverse un jeune gommeux.

Celui-ci, se relevant :

— A Coppet, monsieur, près de Genève, dit-il,d'une voix sourde, s'efforçant d'étouffer sa colère.

— J'y serai, répond l'interpellé.

Un simple gardien de la paix termine la querelle en prenant les noms de l'offensé et de l'offenseur.

Cependant Castillon mène la deuxième course.

— Castillon ! Castillon !

— Courtois ! Courtois !

Les deux cris se mêlent sur la toiture des parapluies.

Courtois est battu.

Dans le champ de course on se bouscule toujours.La foule s'arrête beaucoup devant une petite victoria attelée de quatre petits poneys noirs que des domestiques en gilet orange brossent à tour de bras.

Les curieux se réfugient au café établi sous une vaste tente. D'autres, plus courageux, affrontent la pluie et s'installent autour des tables disposées en plein air. Néanmoins, on boit peu ; c'est bien assez de liquide comme cela.

Au premier coup de cloche, un grand mouvement se produit. On s'élance sur les chaises et sur les tables, les verres roulent à terre. Une grosse dame, armée d'un parapluie majestueux, effondre une chaise sous son poids.

Mais la pluie redouble. Des groupes de dix personnes, accroupies à terre, se forment de tous côtés. Les parapluies, réunis les uns aux autres, forment un toit, et la gaieté se donnent un libre cours sous ces abris improvisés. Les airs connus du *Beau Nicolas* et de la *Nuit d'orgie* retentissent.

Bientot les lamentations commencent. Les dames distribuent force reproches à ceux qui les ont amenées à cette fête.

— Vois-tu, mon cher, dit un désespéré à l'un de ses amis, il n'y a plus qu'un remède : aller au Salon.

— Une idée, réplique l'autre.

Et bras dessus, bras dessous,ils s'en vont courageusement. Bon voyage.

Pendant ce temps, de nombreux visiteurs prennent place dans la tribune du Président de la République. Un monsieur en redingote noire, portant une longue barbiche blanche, vient s'asseoir à la gauche de M. Grévy.

— Vois donc, à côté de M. Grévy, dit un jeune collégien à un ami, quel est donc celui-là qui a l'air d'un bonapartiste ?

— C'est Farre.

— Ah ! rien que cela d'erreur !

La tribune Présidentielle

En effet, la tribune présidentielle se remplit, et les parieurs oublient leurs intérêts pour venir contempler ceux qui l'occupent.

M. Grévy, très grave, en redingotte noire, sans décoration, sous un pardessus gris foncé, tient de la main droite un programme qu'il parcourt distraitement

Nous venons nous mêler aux groupes.

— Notre président,dit un voisin, ne semble pas prendre un intérêt bien vif aux choses du sport.

— En effet, monsieur. Tenez, voici qu'il parle à M. Gambetta.

— Où donc voyez-vous M. Gambetta ?

— Tenez, là, à gauche, avec un lorgnon.

— Vous faites erreur, c'est M. Cazot, ministre de la justice.

— Ah ! M. Cazot, je croyais qu'il ne se montrait jamais en public sans porter une cravate blanche et des gants de même couleur...

Naguère, oui, sans doute, mais cette couleur lui ayant valu certaines critiques gouailleuses...

— Parfaitement... C'est égal, je croyais être en présence de M. Gambetta.

Et tous les nouveaux venus tiennent le même langage, si bien qu'aujourd'hui, la plupart des Parisiens s'imagineront que le président de la Chambre était au Grand Prix, alors qu'il se reposait au Palais-Bourbon.

L'attitude bourgeoise des personnages rangés sous la jaune toiture du pavillon officiel étonne singulièrement le public.

On attend toujours quelque notabilité princière, et lorsque la porte s'ouvre, c'est toujours pour livrer passage à un ministre ou à une dame inconnue.

Voici M. Jules Ferry, en pardessus marron, M. Hérold, en paletot noir, le col emmitouflé, et s'appuyant sur une canne.

M. Lepère,ancien ministre de l'intérieur, en redingote, serre la main à son successeur, M. Constans.

M. Tirard arrive ensuite.

— Tiens, Vacquerie, s'écrie un habitué du Salon, peu familiarisé aux physionomies du monde officiel.

Le ministre du commerce s'entretient avec son collègue des travaux publics, M. Varroy, et avec M. le comte Rampon, vice-président du Sénat, tandis que M. Turquet parle des beaux-arts avec M. Andrieux, à côté du comte de Beust et du comte Kapnitz, les seuls membres du corps diplomatique présents dans la tribune présidentielle.

La simplicité des toilettes des dames surprend surtout les curieux.

Mme Jules Grévy, chapeau noir, robe de soie noire avec corsage de velours d'Utrecht.

Mlle Grévy, robe mauve rehaussée de dentelle blanche, chapeau de paille d'Italie à panache blanc.

Mme Jules Ferry, costume de soie verte avec garniture noire, chapeau pareil.

Mme la générale Farre, robe de soie noire, mantelet de même couleur. Chapeau noir avec brides de satin crème.

Mlles Duhamel, costumes de soie rose avec revers de satin, chapeaux ronds à plumes roses.

Les demoiselles Duhamel, très-intimidées par les regards persistants de la foule, se tiennent debout près de Mlle Mollard, en robe grise avec chapeau Rubans de même couleur.

Nous remarquons encore Mme Magnin, Mme Hérold, Mme Floquet.

On attend en vain la reine d'Espagne et sa fille, la princesse des Asturies.

La pluie sans doute les a empêchées de quitter la palais de Castille, et la loge demeure occupée seulement par le Gouvernement.

La foule, un peu surprise continue, à s'entationer observant les gestes de Mme Grévy prenant une glace et de Mlle Grévy buvant un sorbet à la romaine.

Pourtant, voici une toilette. Mme la générale de Galiffet en robe de taffetas mauve, avec nœuds et revers de satin pareils, vient prendre place derrière M. Jules Ferry, non loin du général Pittié.

Il ne reste plus maintenant une place vide.

Nous descendons à gauche.

Les tribunes

Dans la tribune du Jockey, le maréchal de Mac-Mahon, jumelle en main, examine la piste, affectant de se soustraire aux saluts anonymes qui lui sont adressés.

Autour de lui, la plupart des membres du Jockey-Club portant le hulster de caoutchouc.

La tribune suivante est exclusivement réservée aux dames.

Il y a là, debout sur les gradins, quinze cents femmes. Parmi elles une seule actrice Mlle Magnier.

Le coup d'œil vaut la peine qu'on s'y arrête.

Du blanc, du jaune, du bleu, du mauve, du rouge brun, du rouge carminé, du rouge pourpre.

Le rouge et le jaune dominent.

Pour préserver leurs riantes toilettes de la pluie, nos Parisiennes ont inauguré une mode fort originale et d'un goût exquis.

Elles se sont enveloppées d'un water prouff en foulard écru, doublé de toile cirée, avec triple collet bordée de soie bleue.

Le grand prix

Mais un nouveau coup de cloche tinte, et il faut se hâter de prendre place au sommet des tribunes, si l'on veut ne rien perdre des péripéties de la course.

Quatre à quatre on franchit les degrés qui conduisent à ce belvédère.

— Mais on ne voit rien ! absolument rien, s'écrie une petite dame près de M. Clermont-Tonnerre, en uniforme de saint-cyrien.

En effet, à droite, à gauche, en bas, en haut, on ne distingue que surface ou dessous de parapluie.

Embrassé ainsi, à vol d'oiseau, ce spectacle est d'un grand effet comique.

Tous ces riflards réunis ressemblent à une légion de bêtes à carapaces noires, puis des voitures mettant partout sur les tons tendres de l'herbe, des tâches multicolores.

La pluie devient redoutable, au moment ou les dix chevaux inscrits passent au trot.

En tête, la casaque blanche de Rossiter montant Robert-the-Devil éclate sous le ciel sombre, précédant Fordham, en casaque tricolore, montant Beauminet, et la livrée gros bleu de Dodge, montant Boum.

A quatre heures, le signal est donné.

Les concurrents partent... Ils sont partis !

Boum mène la course jusqu'au petit bouquet d'arbres du côté de Boulogne.

Robert, qui s'est laissé devancer, rattrape du terrain et gagne facilement le Destrier et Milan.

Beauminet arrive quatrième.

Après la course

Alors, ce ne sont que des hurrahs et imprécations.

La fibre patriotique empêche les partisans du cheval français de musurer l'étendue de leurs pertes.

Et lorsque Fordham passe avec les couleurs de notre drapeau sur ses épaules, les applaudissements frénétiques qui l'accueillent couvrent la voix des triomphateurs

Visite à Robert-the-Devil

Nous parvenons à prendre place près du bois, où le champion du Grand Prix est conduit.

Son entraîneur éponge sa tête fine et enveloppe son col d'un capuchon de laine, tandis que le propriétaire, mister Brewer, le regarde, très flegmatique.

M. C. Brewer est un homme d'environ quarante-huit ans. Sa taille est un peu au-dessus de la moyenne. Son visage, haut en couleur, est encadré d'un collier de barbe blonde.

Il porte un pardessus de drap bleu, et pour coiffure un petit chapeau gris en feutre garni d'un crêpe.

Huit cent mille francs de gain

M. Brewer a gagné huit cent mille francs. A le voir, on croirait qu'il a perdu pareille somme.

Son entraîneur, au contraire, exulte de contentement, et c'est avec une joie apparente qu'il ramène Robert-the-Devil devant les tribunes, pendant que le peintre Princeteau obtient de M. Brewer l'autorisation de dessiner le vainqueur pour les abonnés du *Monde illustré*.

Les deux autres courses n'offrent plus d'intérêt. L'issue de la journée est décidée. Les jockeys boivent les deux cents bouteilles de champagne qui leur sont offertes par le gaguant, les boock-makers comptent leur recette, et tout le monde est content.

Tout le monde, oui, même ceux qui ont perdu sur Beauminet.

Avant la course, nous avons vu engager des sommes considérables sur le favori français et nous avons entendu des parieurs dire :

— Mieux vaut perdre sur un de nos chevaux que gagner sur un cheval anglais :

O patriotisme !

Deux arrestations

Deux arrestations ont été opérées à l'issue du Grand-Prix.

Un sieur Moore et un sieur Dicken, ayant eu l'imprudence d'introduire leurs mains dans les poches de leurs voisins, ont été surpris par des agents de police et conduits au bureau de M. Fouqueteau.

Ces aimables pick-pockets étaient porteurs d'une somme de douze cents francs et ont avoué qu'ils avaient déjà subi, pour vol à la tire, plusieurs condamnations.

Le retour

A cinq heures moins un quart, les Champs-Elysées, demeurés déserts depuis le défilé des voitures allant vers Longchamps, s'animent tout à coup.

Sur le siége du premier coupé, un négrillon coiffé d'une casquette à galon d'or, fait, sous la pluie, d'horribles grimaces.

Puis un flot d'équipages arrive au grand trot.

Cela ressemble bien plus à une déroute qu'au retour du grand prix, que l'on est habitué à voir ensoleillé.

Un landau passe à toute vitesse. C'est M. Grévy qui rentre à l'Elysée.

A la place de l'Etoile, les passants traversent l'avenue, abrités par des tramways qui coupent les files de voitures. Chacun rentre chez soi. Sur la porte des cafés on voit les garçons attendant les pratiques qui qui n'arrivent pas.

Une douzaine de cavaliers et d'amazones, essayent de faire sensation en galopant le parapluie à la main. L'un des parapluies se retourne, celui qui le porte perd son chapeau.

Peu de personnes ont le courage de remonter la chaussée.

A sept heures, les Champs-Elysées ont leur aspect accoutumé.

Mot d'un gagnant :

— Rober-le-Diable est un bon diable.

(*Moniteur*.)

Bulletin Economique

Nouveau fil ramie-laine

On lit dans le numéro d'avril dernier de *l'Américain Textile manufacturer* que MM. Schimer et Boyer (Cambden) viennent de filer avec succès un mélange de ramie et de laine. Si la culture du ramie pouvait s'implanter dans le Midi de la France, elle viendrait combler les lacunes laissées par la garance qui a dû céder le pas à l'alizarine artificielle ; la vigne, qui est toujours aux prises avec le phylloxera, malgré les innombrables brevets d'invention pris pour sa destruction, et enfin la sériciculture qui va en diminuant d'importance.

D'après le journal américain, le fil obtenu est très doux, et l'union des deux matières se fait convenablement. Les proportions de ramie et de laine, unies à la carde, sont de 25 0/0 ramie et de 75 0/0 de laine. Le fil, nous l'avons dit, est très-doux, uniforme et aussi fort qu'un fil de laine pure et de même diamètre. La teinture seule offre quelques difficultés ; il faut teindre les fibres avant la carde, ou employer des mordants spéciaux pour la ramie, si l'on teint la fibre mélangée.

Il se présente, en effet, une difficulté très grande, de même que pour le lin-soie à la teinture. Le teinturier se trouve en présence de deux composés : l'un végétal, l'autre animal, c'est dire qu'ils ont des affinités tinctoriales différentes.

Bonne chance à ces nouvelles fibres textiles.

ROUBAIX-TOURCOING

et le Nord de la France

La situation des affaires à Roubaix.

Tissus. — La situation de notre place n'a guère changé depuis notre dernier bulletin; la grève, à part les désastres qu'elle a entraînés, a eu un bon côté au point de vue de la situation générale. La production ayant subi un temps d'arrêt, les cours des tissus se maintiennent, malgré une certaine baisse de la matière. Il est vrai que la hausse subie par les tissus était loin d'atteindre proportionnellement la hausse subie par les matières.

Comme nous le disions au début de la saison, tous les négociants ont remis des ordres importants à l'avance, et notre fabrique a du travail assuré jusque fin de la saison.

Les pluies bienfaisantes de ces jours-ci dissipent les appréhensions au sujet de la récolte, et tout fait espérer que les ordres pour le printemps se remettront de bonne heure.

Les articles lainages jouissent toujours d'une grande vogue; il est vrai qu'en petites armures,il se fait des choses ravissantes. En bège, ce sont les mille carreaux multicolores qui sont le plus recherchés.

En tissus haute nouveauté, le genre pour garnitures est toujours demandé; seulement les dessins fleurettes, branchages ou fruits ont remplacé le pois.

Citons aussi le grand carreau que Paris a largement demandé. Le genre le plus nouveau, fait sur tissu pure laine, est le grand carreau mouchoir Madras pour la jupe, et rayure assortie pour le corsage.

En résumé, la situation est bonne.

Le porteur de contraintes est arrivé à Roubaix pour faire des sommations aux contribuables en retard du canton-est.

Roubaix, 5 juin 1880.

Incendie volontaire

Bien qu'âgé de 45 ans, Charles Clore,ourdisseur, nourrissait encore des projets de mariage. Logé au second étage d'une maison de la rue de la Paix, il avait jeté son dévolu sur sa propriétaire qui, malheureusement, ne partageant pas la flamme de Clore, opposa une fin de non-recevoir à sa demande et l'engagea même à aller abriter son amour sous un autre toit.

L'amant évincé conçut alors contre la propriétaire une haine profonde qu'il ne chercha même pas à déguiser, car à différentes reprises, il lui annonça que, puisqu'elle le repoussait, il mettrait le feu à sa maison.

Quand Clore rentra dans sa chambre, hier soir, il était ivre. Il y mena grand bruit jusqu'à quatre heures du matin, puis en fin de compte, jugea que l'heure de la vengeance avait sonné. Il entassa dans une garde-robe une paillasse, une malle et différents autres objets, arrosa le tout de pétrole et y mit le feu. Ceci fait, Clore descendit dans la cour.

Cependant, le feu alimenté par le pétrole et la paille se propageait avec une rapidité effrayante et un désastre était imminent si une femme logée au premier étage, au-dessous de la chambre occupée par Clore, n'avait été réveillée par un bruit insolite. Elle se leva aussitôt et remarqua qu'une partie du plafond venait de s'effondrer sur le berceau de son enfant. Aux cris qu'elle se mit à pousser, des voisins accoururent et virent avec effroi que les flammes s'échappaient du plafond par une ouverture qui ne mesurait pas moins d'un mètre de largeur.

Des secours furent aussitôt organisés et le feu put heureusement être circonscrit dans la chambre de Clore.

Au premier cri d'alarme, l'incendiaire, qui attendait dans la cour le résultat de sa criminelle manœuvre, a pris la fuite. On ne l'a plus revu depuis, malgré les actives recherches de la police. Les voisins croient qu'il a dû se suicider en se jetant le canal de Roubaix, mais rien jusqu'ici n'est venu confirmer cette supposition.

Les dégâts causés par l'incendie ne sont pas encore évalués. Il y a assurance à la compagnie *La Confiance*.

Les disponibles (hommes de la 2e portion, hommes maintenus ou renvoyés dans leurs foyers conformément aux dispositions finales de l'article 17) de la classe 1874 qui auront droit à leur passage dans la réserve de l'armée active, le 1er juillet 1880, sont prévenus qu'ils devront, à partir du 30 mai prochain et jusqu'au 27 juin suivant, déposer leur livret individuel à la Mairie de leur domic le ou de leur résidence, ainsi qu'il est indiqué à la page 2 de ce livret.

Les livrets seront pris à la Mairie par la gendarmerie et adressés par elle au bureau de recrutement pour y faire établir les certificats de passage ; ils seront renvoyés à la gendarmerie, qui les remettra aux intéressés.

Les hommes qui ne se conformeraient pas aux prescriptions du présent avis seraient passibles de punitions disciplinaires.

Par ordre du Général commandant le 1er corps d'armée :

Le Commandant du Bureau de Recrutement,
LÉVY.

On nous communique le procès-verbal suivant, daté de Tourcoing :

La rencontre entre le prince de Santa-Severina et M. Fronsac a eu lieu samedi matin 5 juin, à l'épée, sur la frontière belge.

Deux premiers engagements sont restés sans résultat.

Au troisième, le prince Santa-Severina a été atteint à l'avant-bras droit.

Sur la demande du prince, et avec l'acquiescement du médecin et des témoins, le combat a été repris.

Après deux nouveaux engagements, le médecin, constatant que l'engourdissement du bras blessé augmentait et rendait d'instant en instant le combat plus inégal, a déclaré à deux reprises la nécessité d'arrêter.

Les témoins, reconnaissant de part et d'autre la loyauté et le courage des combattants, ont déclaré l'affaire terminée.

Pour le prince : F. DE CHABOULAN, Lord RONALD GOSSER.
Pour de Fronsac : Paul NADAR, NATAN.

Un avis préfectoral porte que le chômage de la Scarpe-Inférieure, dont la durée avait été fixée du 6 au 26 juillet prochain, sera prolongé jusqu'au 1er août 1880.

Cette prolongation a pour but de constater, contradictoirement entre MM. les ingénieurs du service de la navigation et du service hydraulique du département, les effets que peuvent produire les variations du niveau de la Scarpe, pour l'égouttement des terrains compris dans le périmètre du syndicat de desséchement de la vallée de cette rivière.

Hier, a eu lieu à l'église Saint-Maurice, à Lille, une cérémonie émouvante. *Quatre mille hommes*, ouvriers et patrons, riches et pauvres, étaient venus honorer le Saint-Sacrement et protester contre l'interdiction des processions publiques. Le cierge à la main, ils ont fait escorte, à travers les vastes nefs de l'église, au Dieu de l'Eucharistie confiné par arrêté municipal dans l'enceinte du sanctuaire.

Une quête faite à la sortie de l'église St-Maurice, à Lille, en faveur du *Denier des Ecoles catholiques* de Lille, a produit 365 francs.

Par un arrêté ministériel en date du 31 mai dernier, le crédit ouvert aux communes et au département du Nord, pour les sommes à réaliser en 1880 à la caisse des chemins vicinaux, a été fixé au chiffre de 35,000 francs.

On nous écrit de Lille.

« Dès vendredi soir, le bruit de la très-prochaine exécution de Hamon, le sergent, condamné à mort le mois dernier par le 1er conseil de guerre, s'est répandu à Lille. Aussi, chaque matin, depuis lors, voit-on des groupes nombreux stationner, dès 4 heures, sur l'Esplanade de la citadelle où doit-on, avoir lieu cette exécution. Hier encore, malgré l'heure matinale et une pluie fine et serrée, des curieux s'étaient donné rendez-vous, sans réfléchir que les exécutions capitales n'ont jamais lieu le dimanche.

» On dit le pourvoi en grâce de Hamon rejeté, mais nous croyons savoir que l'exécution n'aura lieu que dans quelques jours.

» On se rappelle que le sergent Hamon, du 8me de ligne, a tué d'un coup de chassepot, son camarade Couton, pendant le sommeil de ce dernier et pour lui voler une somme de 40 frs.

La société des sauveteurs du Nord a fêté dimanche son 2e anniversaire. A midi, ses membres, dont la plupart étaient couverts de médailles de sauvetage, ont assisté en l'église St-Maurice, à Lille, à une messe pendant laquelle la musique des Sapeurs-Pompiers, dirigée par M. Bourelle s'est fait entendre. Le soir, une réunion de la société a eu lieu dans la salle du Conservatoire pour la distribution des récompenses.

On a arrêté, hier, un marchand de légumes de Croix, Jean-Baptiste B..., prévenu d'attentat à la pudeur sur une petite fille, âgée de dix ans et dont les parents demeurent au hameau de l'Allumette.

Un ouvrier peintre de Wasquehal, M. François Lesaffre, aperçut, hier matin, dans le canal de Roubaix, près de l'endroit appelé la *Fosse-aux-Chiens*, une masse qui flottait à la surface de l'eau. Aidé d'un passant et au moyen d'une longue perche, il ramena vers le bord la masse qui n'était autre que le cadavre d'un homme, dans un état de putréfaction déjà très-avancé.

L'identité du noyé n'a pas été établie. C'est un homme paraissant âgé de 35 à 40 ans, vêtu d'une blouse de toile bleue, d'un gilet de drap noir, d'un tricot de laine gris bleu, d'une chemise de coton à raies bleues et de deux pantalons de toile. Quand on l'a retiré de l'eau, il tenait à la main une petite gamelle. Tous ces objets ont été déposés à la mairie de Wasquehal.

M. le docteur Bayart n'a remarqué sur le corps aucune trace de violence.

On s'est introduit, hier après-midi, dans une maison de la rue de la Latte, pendant l'absence des personnes qui l'habitent,la famille Leman-Lecomte.

C'est un gamin habitant une maison voisine qui s'est rendu coupable de cet acte. Il a fouillé le bureau (où il n'a su rien trouver) et les armoires dans l'une desquelles,il s'est emparé de deux pots de confitures dont l'un a été mangé sur place, et l'autre emporté. Malheureusement, en remontant l'échelle qui lui avait servi pour s'introduire dans la maison le gamin a laissé tomber ce second pot de confitures qui a été retrouvé brisé et son contenu répandu au pied du mur.

Un des deux ouvriers, auteurs du vol commis vendredi, dans le magasin de M. Duhem, tailleur, à Tourcoing, s'est constitué prisonnier hier.

C'est Scœnens. Il a déclaré que son complice s'était dirigé sur Bruxelles, et que le produit du vol avait été dépensé dans les cabarets de Mouscron.

Un jeune homme de Marcq-en-Barœul, Gustave C..., chaudronnier, est inculpté d'attentat à la pudeur. La justice informe.

LA QUESTION DES GRÈVES. — La letttre suivante a été adressée au *Petit Nord* :

« Monsieur le rédacteur en chef du *Petit Nord*.

» Nous avons de nouveau recours à vos bontés pour insérer au plus tôt la présente contenant quelques rectifications à la lettre de M. Chéri Leusen, notre patron, qui prétend que nous ne devons pas nous plaindre sous le rapport de la fatigue. Il sait pertinemment que, si le coton que nous travaillons est de bonne qualité, nous n'en profitons pas, puisque nos métiers ont cent broches en plus que dans les autres maisons ce qui rend nos métiers plus lourds,et nous sommes forcés d'arpenter plus de terrain pour la surveillance de nos métiers que ne le font les fileurs avec des métiers de cent brochesen moins.

» Il vient aussi par deux fois affirmer que notre salaire est de 24 fr. par semaine, quand nous ne recevons que 23 fr. par semaine tout en travaillant 12 et non 11 h. 3/4 comme il l'affirme.

» Nous tenons à constater ces différences et puisqu'il ne peut nous donner l'augmentation demandée, nous ne pouvons continuer un travail si pénible que celui que nous faisons chez lui, et qui est si peu rétribué, et, pour ces raisons nous avons tous pris notre livret hier soir comme nous l'avions légalement prévenu.

» Dans l'espoir que vous aurez l'obligeance d'accéder à notre demande,veuillez recevoir Monsieur, avec nos remerciments anticipés nos saluts empressés.

» Les ouvriers fileurs de coton de chez
» M. Chéri-Leusen, rue de Tournai,
» cour du Chaudron. »

L'*Echo du Nord* publie la lettre suivante:

» Nous vous serions obligés d'annoncer que M. Vaillant, fondeur en cuivre, rue Solférino, a accordé à ses ouvriers, sur leur demande, la réduction du travail à dix heures. Nous lui en adressons nos félicitations et nos remerciements. »

Les recettes de l'octroi de Lille, pendant le premier trimestre de 1880, ont produit la somme de 1,076,253 fr., soit une augmentation de 68,722 fr. sur la période correspondante de 1879.

Le *Petit Nord* se garde bien de faire connaître à ses lecteurs le triste fait que nous avons été hier obligé de rappeler.

Le « citoyen » Beny, il y a quatre ans, avait voulu faire enterrer civilement sa sœur qui avait toujours professé la religion catholique, les lettres de faire part avaient été lancées, et il fallut que l'autorité intervint pour empêcher le vol du cadavre.

Pour toute réponse, le *Petit Nord*, ajoute au testament publié hier l'ordre du jour suivant :

« Les funérailles civiles de M. Beny-Delcourte auront lieu aujourd'hui dimanche 6 juin, à quatre heures du soir, ainsi que nous l'avons annoncé.

» Les diverses députations qui doivent assister aux funérailles civiles du citoyen Beny-Delcourte, conseiller d'arrondissement, prendront place au convoi dans l'ordre alphabétique suivant :

» Conseil d'arrondissement, Conseil général, Conseil municipal, la société la *Fraternelle*, d'Armentières, la société la *Libre-Pensée*, de Roubaix, la société de l'*Union républicaine*, de la Madeleine, la société des *Droits de l'homme*, Lille, la société de la *Libre-Pensée*, Lille, la société de la *Philosophie lilloise*, de Lille, cercle de l'*Indépendance*, de Lille, cercle du *Progrès républicain*, cercle de l'*Union*, de Lille. »

République et Libre-Pensée, comme toujours... Laissons cela pour aujourd'hui et pour demain. Mardi, nous y reviendrons s'il y a lieu. (*Propagateur*).

TRIBUNAL CORRECTIONNEL DE LILLE

Audience du 5 juin

Banqueroute simple

Voici un fait qui montrera combien les petits commerçants doivent mettre de prudence dans leur profession afin de ne pas tomber sous le coup de la loi.

Il s'agit d'une accusation de banqueroute simple, encourue pour avoir négligé de tenir des livres de commerce.

Le prévenu se nomme J.-B. Dufour, d'Houplines. Il y a deux ans, il était ouvrier peigneur de lin et comme il s'était amassé quelques économies par son travail et sa bonne conduite, il se sentit l'ambition de devenir commerçant. Que lui manquait-il pour cela ? N'avait-il pas l'activité, la jeunesse — il a 29 ans — et aussi la conduite qui donne la considération ?

Oui, l'accusé avait tout cela, mais le malheureux n'avait pas d'instruction ; il ne savait ni lire ni écrire. Par suite, il ne tenait aucun li-